Voyage aux départements frontières

LES MOSELLANS AU TRAVAIL

Une zone vide de civils

(Suite de la première page)

C'est-à-dire que tous ceux qui étaient en état de travailler, hommes jeunes et femmes de tous âges sont restés là, solidement enracinés à leur sol. C'est dans ce coin que traverse cette charmante rivière la Nied, qui s'écoule à travers

UN TROUPEAU DANS UN RESEAU DE BARBELÉS. (Photo Nyt. — 31.830).

le « no man'a land », qu'un tableau champêtre m'arrête un instant. Descendu sur la berge, armé d'un grand filet, un homme le plonge dans l'eau pour en retirer une perche brillante qu'un jeune enfant attrape au passage. Tandis que, dans la prairie voisine, un berger mène un troupeau de moutons qui défile paisiblement entre les barbelés et les canons en batterie ! Indifférentes à tout cela, des poules blanches picorent sur une tranchée de terre brune !

De tous côtés, des troupes cantonnées et accueillies si bien que le Maire et le Curé ont fort à faire pour célébrer les nombreux mariages qui en résultent. Tout le monde loue le dévoûment et la complaisance de nos soldats dont je vois sécher le linge kaki auprès des tabliers d'enfants.

Un boulanger qui tient aussi une épicerie me dit la bonne marche de ses affaires.

« Et pourtant, j'ai sept enfants, deux vieux parents à ma charge, mais nous trouvons tous à nous occuper. Et puis, ils sont si gentils tous ces petits soldats que nous espérons bien passer toute la guerre ici avec eux. Evidemment, s'il y avait trop de « bruit », nous comprenons bien que nous devrions partir, mais nous n'y pensons pas tant nous sentons et admirons la force qui nous protège. »

Quoi de plus émouvant que ce témoignage d'un homme simple et dont les yeux bleus si clairs rayonnent de sincérité.

ELLE EST SOLIDE, LA LIGNE MAGINOT !...

A l'abri derrière la ligne Maginot, les paysans Mosellans sont franchement optimistes : l'évacuation est préparée, certes, fort bien organisée et prévue, mais elle ne saurait avoir lieu tant la confiance en ce rempart indestructible et infranchissable, est absolue.

Ce n'est pas d'hier que nos vaillants paysans de l'Est ont vu se dresser les lignes de rails anti-chars, les barrières de fil de fer barbelés, et que d'innombrables travaux défensifs n'ont-ils pas vu mener à bien durant ces derniers mois !

« Elle est solide, la ligne Maginot — me dit ce maire. — Nous le savons bien, nous qui l'avons vue construire. »

Devant la porte de sa maison, qui porte la date de 1717 et qui a toujours appartenu à ses ancêtres, cet autre me précise :

« On nous a demandé nos champs pour y couler le béton des gros ouvrages et nous les avons donnés de grand cœur. Il est vrai que leur occupation ne doit être que temporaire — ajoute-t-il avec un sourire.

LA VIE CONTINUE, ACTIVE

Et je découvre ainsi qu'entre autres qualités, le Mosellan a de l'esprit. Et la vie continue, active. On m'amène une jeune fermière de 26 ans, frêle. Elle a deux jeunes enfants et des grands-parents infirmes. Elle dirige seule, maintenant, son exploitation.

— « Combien aviez-vous d'employés avant la guerre, Madame ?

— « J'avais deux hommes en plus de mon mari. J'ai encore quinze bêtes à l'étable ; trente hectares de terre à cultiver, sans compter les pâturages. Il faut bien que je me débrouille toute seule. J'ai pu recommencer à cultiver, car le major de cantonnement a bien voulu me donner des soldats pour m'aider. Plus d'un quart de semailles a ainsi été fait, et si la culture n'est pas plus en avance cette année, la faute en est plus au mauvais temps qu'aux difficultés résultant de la guerre. Et puis les vieilles classes ont été renvoyées et, bientôt, tout aura repris son cours normal ».

— Et tout cela est dit si simplement qu'on est saisi de respect devant

Ce n'est pas d'hier que nos vaillants paysans ont vu se dresser sur leurs terres des lignes de rails anti-chars... (Photo Keystone. — 70.727).

l'énergie de cette petite femme à l'aspect malingre.

Si la culture est prospère, l'industrie mosellane ne l'est pas moins. Tout au long de cette longue vallée que je suis, se dressent les cheminées fumantes des hauts fourneaux. Les noms de tous ces villages surpeuplés d'une population ouvrière de plus de cent mille âmes, se terminent en « ange ». N'est-ce pas pour adoucir le ronflement des moteurs, le vrombissement des machines qui, nuit et jour, tournent à plein rendement, rendement considérablement accru depuis le début des hostilités.

Dans cette partie du département de la Moselle, tout est en parfait état de marche normale. Voilà donc les résultats qu'on peut obtenir d'une race disciplinée et forte, à l'âme si bien trempée que rien ne peut l'entamer, qui continue et continuera — malgré les temps les plus difficiles — son rôle civilisateur.

INITIATIVES HEUREUSES

La Moselle travaille, nous venons de voir avec quelle intensité, malgré la superposition du rythme civil et du rythme militaire.

Loin d'être une entrave à l'activité du pays, la présence des troupes stimule les échanges, encourage la production.

Puisque je relate cette vie civile mosellane, je ne puis passer sous silence comment l'autorité militaire a développé deux idées excellentes.

Des soldats cultivateurs, nous le savons, ont été détachés dans les champs, mais plus particulièrement dans ceux de la zone évacuée. Ils ont eu pour mission de labourer les terres et de les préparer à recevoir les semences. A l'heure actuelle, labourage et semailles ont été faits et, de la sorte, deux problèmes d'une importance capitale se sont trouvés résolus.

Les terres abandonnées par leurs propriétaires ne vont pas devenir des friches, étant entretenues et, d'autre part, la troupe va trouver sur place une partie de sa nourriture, tant en blé qu'en pommes de terre et en légumes de toute sorte.

Le bétail correctement soigné va alimenter les innombrables « roulantes » des cantonnements, tandis qu'une autre partie, ramenée en arrière, va assurer la reproduction.

Les incidences d'une telle initiative ont une portée considérable : production accrue, économie, surtout en ce qui concerne les transports, la troupe trouvant sur place ce qui lui est nécessaire et utilisant les produits du pays. Mais, autre aspect du problème : ce maintien des terres en culture prévoit, prépare et facilite le retour des propriétaires de ces champs.

C'est ce point de vue qui me paraît primer tous les autres. Les évacués, transplantés loin de chez eux, ne ressentent ainsi plus d'inquiétudes puisqu'ils savent que l'autorité militaire veille à leur conserver leur patrimoine intact. Et l'exil des Mosellans en est par là même adouci. S'il est vrai que le Lorrain est dur à l'effort, il est d'autant plus sensible à tout ce qu'on fait pour lui.

Il apprécie ce souci des autorités de se substituer à lui pour monter la garde non seulement à la frontière, mais encore auprès de ses biens ; il ne l'oubliera jamais.

Mais là ne s'est pas arrêté le gigantesque effort des autorités en Moselle. La zone évacuée était riche de toute sorte de produits, les magasins possédaient des stocks importants, les armoires regorgeaient de linge rangé en piles harmonieuses.

Ces richesses allaient donc être perdues ? Point. De bons anges gardiens sont passés. Ils ont réquisitionné, inventorié, étiqueté toutes ces immenses richesses. Sous bonne escorte, elles ont été transportées dans les départements de repli.

Des soldats cultivateurs ont pour mission de travailler la terre dans la zone évacuée. (73.559).

Des entrepôts ont été organisés contenant les objets les plus hétéroclites, mais aussi les plus indispensables. Et lorsqu'un évacué a besoin d'un objet quel qu'il soit, il lui est donné.

Double résultat heureux : l'évacué mosellan ne manque de rien, les richesses accumulées en son pays ont été récupérées.

Et les stocks étant immenses, ils ne s'épuiseront que bien lentement, ce qui permettra certainement, lorsque viendra la paix, de remplir à nouveau rapidement les armoires comme les magasins.

Voilà ce que j'ai vu en Moselle, voilà ce que nous devons tous admirer et prendre en exemple : ces gens-là ont bien mérité de la Patrie.

A. R.

LA 32e FOIRE DE PARIS S'OUVRIRA LE SAMEDI 11 MAI

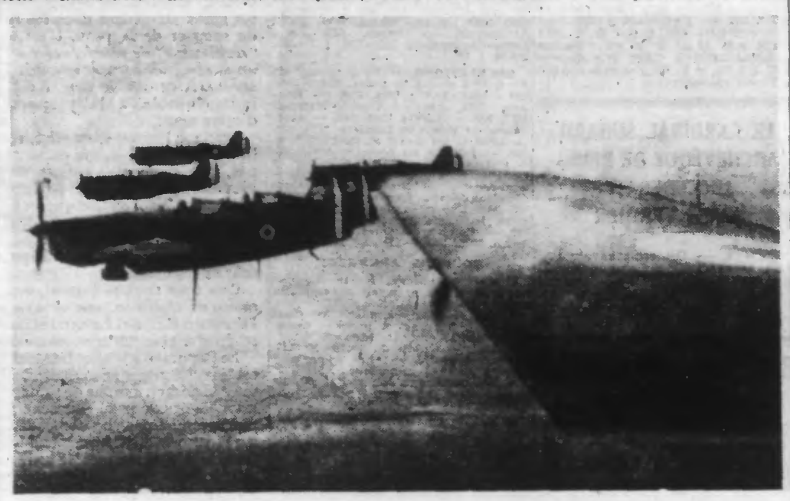
Paris, 8. — L'inauguration de la 32e Foire de Paris aura lieu samedi 11 mai. Toutes les branches de la production nationale y seront représentées. Les participations étrangères sont très brillantes, malgré la défection de certains pays.

L'Utilisation moderne des appareils de chasse

De bons chiens de garde, tels sont les chasseurs 1940

Mesure-t-on suffisamment toute la distance qui sépare l'aviation de chasse de 1918 de celle de 1940 dans le domaine même de son utilisation ? Pas toujours, ou, du moins, pas assez.

On en est resté, parfois, à l'exploit individuel, au vol isolé du pilote en quête de gibier, à l'initiative d'horaire et de parcours laissée au chasseur. En 1939-1940, cette « chasse libre » ne constitue plus qu'un petit compartiment du travail demandé aux pilotes. Le plus souvent, pour ne pas dire presque toujours, les missions consistent en des vols de *surveillance et de protection.*



Chasseurs français accompagnant en mission de protection un avion de reconnaissance. (52.890).

« Patrouilleurs de protection »

Il s'agit de veiller sur la sécurité des appareils de reconnaissance, à vue ou photographique. Les équipages chargés de renseigner le Commandement sur les mouvements de troupes adverses, l'état des fortifications ennemies, les travaux routiers ou fluviaux entrepris au delà des lignes, ne peuvent assurer leurs missions que s'ils savent pouvoir s'y consacrer entièrement ; sûrs qu'ils sont de l'efficace garde que mènent, au-dessus et derrière eux, leurs grands amis les Chasseurs.

La presse parle souvent de ces « patrouilleurs de protection ». En effet, pour chaque vol d'un seul multimoteur de reconnaissance, trois, six, neuf — parfois plus — avions de chasse prennent l'air.

Chasseurs dont la route est déterminée par celle même de l'appareil, dont ils garantissent la sécurité, et seule une attaque massive dirigée contre eux par l'ennemi peut provoquer une dislocation toute temporaire de leur ordre de marche.

C'est au cours de ces combats que nos pilotes, enfin et provisoirement lâchés dans le ciel au mieux des intérêts communs de leur patrouille, remportent les victoires qu'ils doivent à leur science du pilotage, à la précision de leur tir, et à leur aptitude à manœuvrer en groupe.

Et chacun, ayant joué des mitrailleuses ou du canon, souvent des deux, se hâte de rejoindre le protégé qui, imperturbable, continue de surveiller le sol et de prendre des clichés.

« Chiens de garde »

Comme l'on comprend les éloges que, sans cesse, les équipages de nos avions de reconnaissance décernent à leurs camarades les chasseurs, qui sont leurs « chiens de garde » fidèles. Ces éloges n'ont d'égaux que les mots d'admiration qu'on peut recueillir dans les popotes de chasse, à l'adresse du pilote, de l'observateur, du mitrailleur, de l'avion d'observation.

La collaboration n'est pas marchandée. L'estime non plus.

Dans cette guerre, on ne s'envie plus : la besogne est faite en commun, et le succès naît des efforts de tous. Chaque jour qui passe diminue la place faite au cours de l'autre guerre aux chasseurs-vedettes. L'Armée de l'Air communie tout entière dans sa magnifique besogne.

Sportifs 100 pour 100

Les conditions techniques elles-mêmes se sont profondément modifiées depuis vingt ans.

Les appareils, avec leurs hélices à pas variables, leurs trains escamotables, leurs volets hypersustentateurs, leurs postes de radio, exigent du pilote de chasse une omniscience dont leurs aînés pouvaient se passer.

Et les altitudes atteintes désormais, tout comme les grandes accélérations — on monte à 10.000 mètres, on pique à près de 600 à l'heure ! — posent des conditions nouvelles d'intégrité physique.

L'aviateurde chasse doit être un sportif cent pour cent, préparé en vue d'un effort physiologique qui n'existait pas en 1918. Le port et l'utilisation du masque à oxygène en sont un exemple frappant.

Toutes ces notions doivent être clairement dégagées, si l'on veut définir de façon exacte le rôle magnifique de l'aviation de chasse au cours des guerres contemporaines. Les pilotes de chasse ? De bons chiens de garde, certes, mais des chiens « costauds » s'il en fût jamais.

Leur rôle, en outre, s'étend à la protection du territoire, sujet sur lequel nous reviendrons.

B. H.

COMMUNICATIONS de caractère officiel et d'ordre général

LES AFFECTÉS SPÉCIAUX DOIVENT ÊTRE DÉTENTEURS D'UN FASCICULE DE MOBILISATION

Le ministre de la Défense Nationale et de la Guerre communique :

Un certain nombre de réservistes, provenant des armées et des dépôts de tri, récemment placés en affectation spéciale, sont dépourvus de pièces attestant leur position militaire : les uns ont simplement une mention de renvoi des armées inscrite sur leur livret individuel ; d'autres n'ont qu'une attestation sur feuille volante ; certains même n'ont aucune pièce officielle.

Du fait qu'ils ne comptent plus à un corps ou à un dépôt de guerre, les affectés spéciaux ne relèvent que du service de recrutement et doivent être, en conséquence, détenteurs d'un fascicule de mobilisation établi par ce service, à l'exclusion de tout autre document.

Afin de faire régulariser leur position, les affectés spéciaux qui ne seraient pas détenteurs d'un fascicule de mobilisation, sont invités à signaler, dans le plus bref délai, leur situation au commandant du bureau de recrutement de la subdivision de région, sur le territoire de laquelle se trouve situé l'établissement employeur

LES ITALIENS DE FRANCE ESPÈRENT TOUJOURS QUE L'IRRÉPARABLE NE SERA PAS ACCOMPLI

Paris, 6. — Ce matin, au siège du Comité d'Amitié Franco-Italienne, a eu lieu une émouvante manifestation d'amitié franco-italienne.

A la manifestation, présidée par M. Calandreau, secrétaire général de l'Association des Amis de la République, étaient présents une cinquantaine de représentants de la Colonie et des Associations de l'émigration italienne en France. Parmi eux MM. Romano Cocchi et René Balestri, de l'Union Populaire Italienne, le représentant du général Sante Garibaldi, le capitaine Marfella, représentant des Garibaldiens de l'Argonne, etc...

La réunion a voté à l'unanimité un ordre du jour ainsi conçu :

« Les 800.000 Italiens de France, sans distinction d'opinion, espèrent encore que le gouvernement de Rome se désolidarise de l'Allemagne hitlérienne qui, ces jours-ci, fait tous les efforts pour entraîner l'Italie à la guerre. Les 800.000 immigrés italiens ne peuvent se détacher de la France dont la cause est juste et à laquelle ils renouvellent leur amitié la plus profonde. Ils ne peuvent pas penser un seul instant que le peuple italien fasse cause commune avec le pan-germanisme hitlérien, qui est d'ailleurs voué à la défaite ».

Enfin la conférence a invité les Italiens de France à repousser certains bruits alarmistes ou à s'adresser pour toute information au Comité d'Amitié Franco-Italienne, 15, rue du Faubourg Montmartre, Paris, qui, plus que jamais, poursuit l'œuvre d'amitié qui doit unir les émigrés italiens au peuple français.

T.S.F.

Pour la réouverture de Radio-P. T. T.-Nord

Dès la mobilisation, en septembre, les stations régionales de radiodiffusion ont cessé leurs émissions propres et ont eu l'obligation de prendre exclusivement le relais des émissions nationales.

Leurs personnels artistiques et administratifs, sauf les mobilisés, furent depuis, pour la plupart, utilisés dans des stations non comprises dans la zone des armées et appelées à assurer la modulation pour toutes les antennes nationales. A *Rennes* et à *Toulouse*, par exemple, furent constituées de grandes formations symphoniques et chorales grâce à l'apport de l'Orchestre National, des Chœurs Félix Rangel et des éléments des autres stations. A *Bordeaux* furent assurées les émissions dramatiques avec le concours d'un certain nombre d'artistes parisiens repliés dans cette ville.

Nos musiciens de *Lille* furent envoyés à *Rennes*, à *Toulouse* et à *Bordeaux*.

Quant au personnel administratif des programmes, il fut, en totalité, utilisé dans les divers services de la Direction de la Radiodiffusion, à *Paris*.

Si nous parlons maintenant des techniciens des studios, il ne demeura à *Lille* qu'un seul opérateur sur huit. Néanmoins, grâce au concours de cet opérateur, du vérificateur et de deux aides-électriciens, le service technique put être assuré.

Mais, naturellement, plus rien de « *Radio P.T.T. Nord* » ne sortait de l'antenne de Camphin, alimentée seulement par les émissions « nationales ».

Récriminations justifiées

Les auditeurs de notre poste régional se sont souvent étonnés de ce silence obstiné. Maintes récriminations se produisirent. Les plus nombreuses — et, pourrait-on dire, les plus justifiées — furent celles des mobilisés de la région, auxquels nul écho des ondes de leur petite patrie ne parvenait plus. Or, nul n'ignore ce que représenterait de soutien moral pour tous nos « Ch'timi » de la ligne Maginot et d'ailleurs notre berceau du « P'tit Quinquin », les sketches et chansons du Nord, interprétés par les artistes populaires dont « *Radio P.T.T. Nord* » était si fier.

Nos ouvriers, pour la plupart mobilisés, ont dû laisser à leurs femmes, à leurs enfants, le soin de cultiver leurs jardins familiaux. Plus que jamais devenaient donc nécessaires les conseils spécifiquement régionaux que leur donnaient régulièrement au micro les représentants qualifiés de la petite horticulture. Il va de soi que notre climat, nos conditions atmosphériques nécessitent des soins et des cultures différents de ceux que requièrent des régions du Midi.

Trop de nos habitants du Nord ont été en Belgique pour ignorer l'affection si profonde que l'on nourrit outre-frontière pour la France. Or, en Belgique, « *Radio P.T.T. Nord* » était réellement le plus écouté — presque le seul écouté des postes français. « *Radio P.T.T. Nord* » était réellement « le poste » des populations wallonnes dont des milliers d'auditeurs ont visité à maintes reprises les studios. La cessation des belles émissions folkloriques de *Lille* a été une véritable privation pour ces grands amis de notre culture, de nos mœurs, si près de leurs mœurs propres.

Une autre catégorie d'auditeurs étaient aussi, avant guerre, desservis par la station de Lille qui, maintenant, sont totalement privés de cette satisfaction, alors que le malheur s'est abattu sur leur patrie. Nous parlons des milliers et des milliers de Polonais qui, dans le Nord, dans le Pas-de-Calais, en Belgique, se sont fixés, ont fait souche. Nous savons bien que la Radio Polonaise effectue sur 41 m. des émissions transmises des environs de Paris, sur antenne dirigée, pour desservir au mieux la Pologne envahie. Mais aucun de nos amis ne reçoit dans nos régions ces émissions sur ondes courtes. Tous regrettent les quarts d'heure polonais de « *Radio P.T.T. Nord* ».

Demande unanime

Nous comprenons fort bien, dans ces conditions, que M. COUTEAUX, qui faisait partie du Conseil de gérance de *Lille*, ait eu le souci d'associer le Conseil général du Nord à la demande unanime de nos populations. Il semble bien que la demande d'une ou de deux heures seulement d'émissions locales et régionales soit vraiment raisonnable et nous espérons que les Pouvoirs publics donneront satisfaction à cette demande émanée d'une région qui, à elle seule, assure plus du cinquième de toutes les ressources provenant de la taxe radiophonique en France.

Lyon a repris son activité. Est-il tellement plus éloigné des hostilités possibles ? *Marseille* a repris son activité, de même que *Toulouse*, *Bordeaux* et *Rennes*. Nous estimons avec le Conseil général unanime, que *Lille* doit pouvoir, lui aussi, faire entendre à nos mobilisés, à nos amis, à nos populations, la voix la plus aimée avec celle de la France : celle du Nord.

Le vœu de M. Couteaux au Conseil général du Nord

Voici le vœu présenté au Conseil général du Nord par M. COUTEAUX :

« Le Conseil général, considérant :

« a) L'intérêt moral puissant que représenterait pour les nombreux mobilisés du Nord l'écoute des émissions de caractère distractif régional qu'assurait Radio P.T.T. Nord ;

« b) Les conditions climatériques particulières de la région qui appelient, pour la culture des innombrables jardins ouvriers en ce moment souvent assurée par des femmes et cependant plus nécessaire que jamais, des conseils différents de ceux que peut donner une antenne seulement nationale ;

« c) La nécessité impérieuse du maintien de l'amitié française en Belgique que, par son caractère local et tout proche, soutenait merveilleusement le poste de Lille ;

« d) L'utilité des émissions polonaises destinées à atteindre les importantes populations polonaises du Nord, du Pas-de-Calais et de la Belgique pour lesquelles sont sans objet les émissions à ondes courtes sur 40 mètres, effectuées par Paris ;

« e) L'intérêt psychologique pour toute la région de ne pas voir plus longtemps réduite au complat silence régional la plus importante et la plus payante des stations de province, distante de plus de 200 kilomètres des frontières allemandes ;

« Demande le rétablissement, aux studios de Lille, d'une activité au moins partielle d'un ou deux heures par jour pour des émissions régionales qui, sous réserve de toutes mesures et précautions justifiées par les événements, compléteraient à la satisfaction générale les dix heures d'émissions nationales assurées, par ailleurs, par Paris et les autres stations régionales demeurées en activité. »

JEUDI 9 MAI 1940

PARIS P. T. T. — 7 h : Jeanne Aubert, Tino Rossi ; 8 h., Adrienne Gallon, Marie-Thérèse, Gauley, Jean Planel, Jean Sorbier, Médus ; 11 h. 45, quart d'heure du soldat ; 12 h., musiqua variée ; 12 h. 45, musique de la Garde républicaine ; 17 h. 15, opérettes ; 13 h. 30, quart d'heure du soldat ; 18 h. 45, musique légère ; 21 h., Joséphine Baker ; 22 h., Fauré, Debussy, etc.

RADIO-PARIS. — 6 h. 40, Rachel Carley ; 7 h. 30, cours d'anglais ; 11 h. 30, , mélodies par Mme Brama ; 12 h. 15, Listz ; 13 h. 15, concert par le quatuor de clarinette at Mme Blanc Audra, sur Beethoven, Offenbach, Audran, Schubert, Hervé, Raynaldo ; Hahn ; 15 h., musique variée ; 17 h., matinée par la troupe de l'Odéon ; La Farce de la Marmite ; 18 h., retransmission du spectacle de l'Opéra Comique ; 22 h., L'occitantenne, un acte de M. Derys ; 22 h. 45, Mendelsohn, Mozart, Beethoven, Rabaud, Saint-Saëns, Fauré.

POSTE PARISIEN. — 20 h. 50, **Kiosque à chansons Persil.**

ILE-DE-FRANCE — 12 h. 30, airs d'opéras comiques ; 21 h. 05, marches militaires.

RADIO-MEDITERRANEE. — 12 h. 51, Tino Rossi.

MONTPELLIER. — 12 h., Jean Lumière ; 13 h. 30, Ray Ventura ; 21 h. 45, F. Gardoni.

RADIO-TOULOUSE. — 20 h. 30, Les trois valses.

RADIO-CITÉ. — 14 h., Nos enfants chantent ; 20 h., Le jeu des questions.

RADIO-37. — 19 h. 45, Odette Moulin dans Contrastes ; 20 h., Georges Fabet ; 20 h. 20, music-hall ; 21 h. 45, L'actualité musicale.

LONDRES. — 9 h. 30, orchestre écossais ; 13 h. 15, dancing ; 20 h., Pinoccio de Walt Disney ; 23 h. 10, orchestre Ambroise.

BRUXELLES. — 18 h. 15, Maman voici notre bouquet ; 19 h. 15, Yvette Guilbert ; 20 h., demi-heure du soldat.

UNE DACTYLO CONDAMNÉE POUR AVOIR TENTÉ DE VENDRE DES DOLLARS-OR

Paris, 8. — Le 2e Tribunal Militaire a jugé cet après-midi Marthe Magnan, 40 ans, sténo-dactylo, arrêtée le 21 février alors qu'elle tentait de négocier la vente, pour le compte d'un inconnu dont elle n'a pas voulu dévoiler l'identité, une somme de 1.500 dollars-or.

L'enquête n'a pas permis de découvrir le propriétaire de ces dollars. Marthe Magnan, qui devait toucher une commission de 3.000 francs, a été condamnée à 2 mois de prison avec sursis. Les dollars ont été confisqués.

NOS CONTES

La poule de luxe

Quand on est de l'arrière, ne parler de nos soldats qu'avec la main sur le cœur et trémolo dans la voix (ou la plume) a quelque chose de vaguement funèbre, comme si, déjà, c'était de leurs épitaphes qu'il s'agissait.

Louée soit la vie ; chacun, aux armées, conserve (qualités et défauts) sa personnalité. L'uniforme, après tout, n'est qu'une question de vêtiaire.

...Ce mal fichu-là, court sur pattes, gros os dans son kaki, goule de gorille sous son casque, c'était l'amusement des autres de l'entendre parler de sa marraine de guerre, qu'il n'appelait pas autrement que sa « poule de luxe ».

Il ne montrait jamais les lettres que, soi-disant, il recevait d'elle et qui n'étaient autres que celles de la fille de ferme à laquelle il s'était fiancée juste au moment de partir pour la guerre.

Si quelque chose, malgré ses vantardises, rendait sympathique le ridicule Jules, c'était sa chienne, une bâtarde aussi ridicule que lui. Follette, barbare mélange de griffon et de basset, portait à l'une de ses pattes en manche de veste un ergot de berger. De beaux yeux câlins sous une touffe décoiffée, c'était le seul charme de cette bête. On finissait par la considérer comme la mascotte du cantonnement. L'autre guerre, « la précédente », comme on dit, a connu de ces attendrissantes histoires de toutous porte-bonheur. Où Jules avait-il trouvé sa chienne ? Peut-être était-ce elle qui l'avait trouvé, l'évacuation l'ayant abandonnée en route.

Quoi qu'il en soit, dès sa première permission, Jules ne manqua pas d'emmener Follette. Des cousins qu'il avait à Paris, modestes bistrots, l'hébergeaient trois jours avant son voyage vers sa fille de ferme.

A la fin de la première journée, Follette était déjà de trop. Autobus et métros ne tolèrent pas les chiens.

— Ecoute !... dit un des cousins. Je connais une bonne femme qui te la gardera. Tu la prendras en passant.

Et ce fut cette vieille bouquiniste du quai, toujours prête à héberger les chiens errants, car elle aimait beaucoup plus les bêtes que les gens.

— Dans huit jours je reviens la chercher !

Que se passa-t-il ? En retard pour son train ou bien un peu saoule après le coup du départ ? Jules ne reprit pas sa chienne.

Une des belles dames du quai s'arrête devant la bouquiniste, une ancienne connaissance. Parmi les raffûts entassés dans la boîte grande ouverte, Follette est assise en attente de son maître, pas malheureuse, bien sûr, mais inquiète. Son histoire racontée : « Je l'adopte !... » déclare la dame, très émue.

Et voilà Follette. Au bout de huit jours de sucre, de fauteuils, de chauffage central et de bains parfumés, cette bâtarde crottée, persuadée qu'elle est de race, règne dans le bel appartement sans enfants, où tout un harem de paronnes et de servantes se dispute ses faveurs. Comme elle est arrivée là sans état civil, on l'a baptisée Daisy, ce qui veut dire, en anglais, pâquerette, à cause de la touffe blanche de son nez. Avec son large collier rouge à clous d'acier, lavée, brossée, engraissée, elle ne fait pas si mauvaise figure que ça. Et puis tout le monde l'adore, ce qui l'a rendue arrogante, attitude qui, le plus souvent, tient lieu de tout le reste.

Or, les jours ont passé. Partie pour la province avec ses nouveaux maîtres, Daisy-Follette, assise dans la petite auto de madame, rentre à Paris après quelques semaines d'évacuation, reconnaît « son » appartement, y reprend ses habitudes.

Deux jours après ce retour, quelqu'un se présente un matin, et c'est Jules, pour la seconde fois permissionnaire, qui vient reprendre sa chienne. Explications à la porte. Introduit dans le petit salon où madame, avertie, bouleversée, va le recevoir, il s'arrête, abasourdi, sur le seuil. Il a juste le temps d'apercevoir, couchée sur un divan de velours, sa petite amie du front, laquelle, sans se déranger, jappe d'avance contre l'intrus, prêts à pénétrer.

Ah ! ce n'est pas long ! Un chien, quelque gâté qu'il soit, n'en reste pas moins ce qu'il est, c'est-à-dire un cœur et quatre pattes. Follette, ivre de joie, s'est précipitée, bondit, sanglotte, roule sa toison frottée d'eau de Cologne aux pieds de son soldat mal équarri, si grossier, si laid. Mais celui-ci, peut-être, est également un cœur et quatre pattes. Il n'a pas le courage, pour finir, de remmener sa chienne vers les nuits dans la paille et les journées dans la boue. Sans rien savoir de son humble héroïsme :

Il tenait serré dans ses doigts de singe le fin papier bleuté.

— Elle est si heureuse... Je vous la laisse, madame !

Et, deux billets de cent francs dans la main, un coup de vin dans le nez, et, qui sait ?... une larme au coin de l'œil, il s'en va comme il est venu.

L'idée ne lui vint que dans le train qui le ramenait vers la guerre. La dame avait dit : « Je vous promets de vous envoyer de ses nouvelles toutes les semaines. » Un sourire s'éveillait sur la goule de gorille. Ce fut joyeusement que Jules raconta sa permission aux camarades, inventant à mesure, et plein de réticences.

— Et ta chienne ?...

On savait avec quelle impatience il avait attendu d'aller la reprendre.

— Ma chienne ? Elle s'est fait écraser à Paris !

On la regretta. Les autres s'apercevaient qu'eux aussi l'attendaient avec impatience.

Cependant, au bout d'une semaine, la distribution des lettres ayant eu lieu, quand ils eurent tous fini de dévorer leur pâture épistolaire :

— Vous avez toujours l'air de vous payer ma figure quand je vous parle de ma marraine. Eh bien, tenez ! Pour une fois, je vous ferai voir un bout de son écriture !

Il tenait serré dans ses doigts de singe le fin papier bleuté qu'il venait de lire et de relire à n'en plus finir. Ayant soigneusement replié le reste, il ne montra, discret, chevaleresque, que le dernier mot. Toutes les têtes se penchaient, gouailleuses, et des rires incrédules grondaient à l'avance.

Stupéfaits, toute moquerie disparue, ils lurent. L'écriture distinguée et surtout le « vous » ne pouvaient tromper.

« Votre Daisy vous envoie ses plus folles caresses ».

Mais déjà la lettre s'engouffrait dans la poche du soldat. Plus arrogant que sa chienne elle-même :

— Tâchez de le répéter, leur jeta-t-il par-dessus l'épaule, que je vous raconte des boniments quand je parle de Paris et de ma poule de luxe !

Lucie DELARUE-MARDRUS.